

LA TRANSFIGURATION, ICÔNE DE LA VIE CONSACREE

Dom André Louf

Dans le récit de l'Ascension tel que saint Marc nous l'a conservé, Jésus enjoint à ses disciples de 'proclamer l'évangile à toute la création'. Celle-ci s'en trouvera transformée, comme rétablie et guérie dans ses profondeurs : les démons seront expulsés, les serpents ne présenteront plus aucun danger, même un poison mortel ne fera plus mal, et il suffira d'imposer les mains aux malades pour qu'ils en soient guéris (Mc 16, 15-18).

Dans le chapitre 8 de la Lettre aux Romains, saint Paul a décrit en termes inoubliables cette attente de l'ensemble de la création, toute tendue vers un accomplissement, pressenti de loin : 'La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu : si elle fut assujettie (...), c'est avec l'espérance d'être, elle aussi, libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement'. L'image des douleurs d'enfantement ne pouvait être plus suggestive. Jésus l'avait employée avant Paul pour décrire cette ambiguïté positive, cette ambivalence extrêmement dense de la situation du croyant dans le monde provisoire d'ici-bas : la femme sur le point d'enfanter est inondée à la fois de douleur et de joie profonde : un petit d'homme est sur le point de naître. Ambiguïté entre la réalité de tous les jours dans laquelle le monde créé

évolue provisoirement – car ‘tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu’ rappelait saint Paul (Rm 3, 23) - et une autre réalité, qui sera définitive et à laquelle il participe déjà mystérieusement. ‘Nous aussi, précise saint Paul, qui possédons les prémices de l’Esprit, nous gémissons, nous aussi, intérieurement dans l’attente de la rédemption de notre corps (Rm 8, 19-23).

Les ‘prémices’ sont une autre image particulièrement parlante, qui essaie de décrire la densité de cette ambiguïté positive qui nous entraîne sans cesse dans un au-delà de notre situation présente.

Ailleurs, dans la deuxième aux Corinthiens, Paul reprendra l’image de cette attente ardente qui nous fait pousser des gémissements : ‘Nous savons, en effet, que si cette maison terrestre vient à être détruite, nous avons un édifice qui est l’œuvre de Dieu, une maison éternelle qui n’est pas faite de main d’homme, dans les cieux. Aussi gémissons-nous dans cet état, ardemment désireux de revêtir par-dessus l’autre notre habitation céleste (...). Oui, nous qui sommes dans cette tente, nous gémissons, accablés ; nous ne voudrions pas, en effet, nous dévêtir, nous nous revêtir par-dessus, afin ce qui est mortel soit englouti par la vie. Et Celui qui nous a faits pour cela même, c’est Dieu qui nous a donnés les prémices de l’Esprit’ (2Cor 5, 1-5). Ici encore, c’est le don de l’Esprit qui constitue la puissance secrète qui entretient cette ambiguïté, qui, pour ainsi dire, nous tient en haleine, et nous pousse sans cesse en avant.

Dans sa Lettre aux Philippiens, Paul avait projeté cette transfiguration dans le lointain de la fin des temps : ‘Nous attendons ardemment, comme sauveur, le Seigneur Jésus Christ, qui transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire, avec cette

force qu'il a de pouvoir même se soumettre toutes choses' (Ph 3, 21). Le terme de 'transfiguration' y apparaît pour la première fois.

Dans un autre passage, par contre, il décrit en détail cette transfiguration comme déjà à l'œuvre présentement ; il s'agit de la deuxième aux Corinthiens 3, 18. Les lecteurs juifs de l'Ancien Testament, explique-t-il, n'arrivent pas à voir la lumière qui se cache sous la lettre de l'Écriture, car un voile est posé sur leur cœur, voile qui n'est enlevé que pour ceux qui se convertissent au Christ, et il continue : 'Car le Seigneur, c'est l'Esprit, et où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Et nous tous qui, le visage découvert, réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image, allant de gloire en gloire, comme de par le Seigneur, qui est Esprit'. Pour le disciple de Jésus, c'est le miroir de l'Écriture, abordé le visage découvert, qui lui donne de réfléchir la gloire du Seigneur qui habite celle-ci, le transformant en même temps en son image, grâce à l'Esprit, progressant de gloire en gloire. Nous retrouvons ici encore cette ambiguïté positive, liée à notre situation actuelle, qui à la fois nous maintient dans ce provisoire, que seule la mort nous fera dépasser, mais en même temps nous donne déjà d'évoluer vers un accroissement continu de la gloire de Jésus en nous.

Un peu plus loin dans la même Lettre, Paul reparle du voile qui est jeté sur le cœur des incroyants et ne leur permet pas de 'voir briller l'Évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu', alors que les disciples de Jésus en possèdent un mystérieux avant-goût, un début de vision, à l'intérieur de leur cœur : 'En effet, le Dieu qui a dit : « Que des ténèbres resplendisse la lumière », est Celui qui a resplendi dans nos cœurs, pour faire briller la connaissance de la gloire de Dieu, qui est sur la

face du Christ' (2Cor 4, 4-6), cette gloire de Dieu qui a resplendi sur le visage de Jésus au moment de la Transfiguration.

Saint Jean nous rappelle à son tour cette même ambiguïté dans sa première Lettre, lorsqu'il présente les caractéristiques de ce qu'il appelle la 'Dernière Heure' : 'Bien-aimés, nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est' (1Jn 3, 1-2).

Ces quelques textes convergents du Nouveau Testament décrivent la situation présente des croyants, en attendant le Retour de Jésus. Nous la désignons comme une 'ambiguïté positive', car les croyants sont présents des deux côtés, pour ainsi dire, n'ayant pas encore quitté leur environnement présent dans le monde créé, mais pressentant déjà, grâce à l'*arrabôn*, grâce aux prémices ou aux primeurs de l'Esprit, la gloire dans laquelle ils déboucheront à la fin des temps.

Les Pères de langue syriaque, en particulier Philoxène de Mabboug, comparent cette situation à celle du bébé encore dans le sein de sa mère, mais sur le point de naître, et qui reconnaît à toutes sortes de signes que le moment de sa délivrance approche.

Or, voici que la vie religieuse, avec tous les éléments qui la composent, semble bien être l'une de ces 'prémices' en laquelle se reflète quelque rayon de la Transfiguration, et qui annoncent déjà mystérieusement la gloire à venir. Nous en analyserons ensemble quelques uns des éléments.

Avant d'en arriver là il sera instructif de jeter un coup d'œil rapide sur la tradition liturgique et patristique.

La célébration liturgique de la Transfiguration fut plutôt lente à s'imposer, particulièrement en Occident. S'il y a quelques indices pour l'Arménie dès le quatrième siècle, la fête n'est attestée à Jérusalem qu'au milieu du septième siècle, à Byzance au huitième, au Mont Cassin et en Espagne au neuvième. Mais il faut attendre 1457 pour que la fête soit officiellement introduite en Occident par le pape Callixte III, en action de grâces pour la victoire sur les Turcs obtenue à Belgrade l'année précédente.

La tradition iconographique s'affirme tout aussi lentement. La représentation la plus ancienne semble être une mosaïque au monastère de Sainte Catherine, au Mont Sinaï, qui date du sixième siècle, antérieure à celles, célèbres, de Ravenne. Elle se développera surtout à partir du XIV^{ème} siècle à Byzance et en Russie. Aujourd'hui, dans le monde orthodoxe, elle fait obligatoirement partie de l'initiation de tout jeune iconographe. Comme l'écrit Dom Michel Coune dans un volume qu'il consacre aux témoignages patristiques concernant la Transfiguration: 'Le peintre d'icône peint en premier lieu une Transfiguration pour que la lumière du Thabor, où son pinceau aura trempé, illumine ensuite toutes les icônes qu'il lui sera donné de peindre'. Et il continue en tirant une conclusion qui touche au sujet de notre conférence : 'Ainsi en est-il de la lumière thaborique. Emanant du Christ en gloire, ressuscité et exalté

auprès de son Père, elle inonde déjà notre monde promis à la gloire des enfants de Dieu, et qui murmure son « Abba, Père ! »¹

Quant aux Pères de l’Eglise, ont-ils aperçu un lien entre les renoncements de la vie chrétienne, en particulier ceux de la vie monastique, et la lumière de la Transfiguration ? Dans ce domaine, la recherche est grandement facilitée par le volume de Dom Michel Coune que nous venons de citer, au titre de ‘Joie de la Transfiguration d’après les Pères d’Orient’, où il a rassemblé les principaux commentaires que ceux-ci en ont donnés. Or, la moisson est plutôt maigre. Les applications à une transfiguration des croyants eux-mêmes sont rares, et d’ailleurs plutôt moralisatrices, dans le sens de : il importe de suivre le Christ et les apôtres sur la montagne, afin de pouvoir contempler à notre tour la lumière de sa gloire : ‘Courons, nous aussi, et gravissons la montagne spirituelle des vertus afin de nous tenir, par nos bonnes œuvres, auprès de Jésus sur le sommet, écrit un certain Théophane Cérâmée, sans doute au douzième siècle, moine basilien, mais – détail aggravant - originaire de Calabre, pour pouvoir contempler ainsi la lumière révélée à ceux qui l’ont suivi jusqu’en-haut.’²

Même saint Grégoire Palamas, qui dissertera longuement sur la nature de cette lumière, se contente d’une bien timide allusion lorsqu’il doit parler de notre participation à elle : le Christ ‘transforme aussi en d’autres soleils ceux que ce Soleil aura clairement illuminés, car – il cite

¹ Michel COUNE, *Joie de la Transfiguration d’après les Pères d’Orient*, Spiritualité orientale 39, Editions de Bellefontaine 1985.

² Chez Michel COUNE, *o.c* p. 235

une parole de Jésus – « les justes, eux aussi, resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père » (Mt 13, 3)³.

Saint Léon le Grand laisse entrevoir une prochaine transfiguration de l'ensemble de la création : par sa transfiguration, 'Le Christ donna un fondement à l'espérance de la sainte Eglise en sorte que tout le corps du Christ connût de quelle transformation il serait gratifié et que les membres se promissent pour eux-mêmes de participer à l'honneur qui avait resplendi dans la tête'⁴.

Pour Anastase le Sinaïte – nous sommes au septième siècle – c'est le cosmos tout entier qui partagera la gloire de la Transfiguration.

Saint Jean Damascène est peut-être celui qui se rapproche le plus d'une transfiguration entrevue comme un avenir pour tout croyant. En commentant Lc 9, 28, qui avait noté que Jésus, avant la transfiguration, s'était 'mis à l'écart' pour prier, il présente la prière comme un chemin vers celle-ci. Cette mise à l'écart lui suggère l'hésychia, la quiétude, que pratiquent les solitaires. Selon lui, celle-ci est en effet le chemin vers la prière : 'Car, lorsque nous aurons fermé la porte de nos sens, que nous nous serons trouvés avec nous-mêmes et avec Dieu, et que, libérés de ce qui se passe dans le monde du dehors, nous serons entrés en nous-mêmes, alors nous verrons clairement en nous-mêmes le Royaume de Dieu. « Car le Royaume des cieux est au-dedans de vous » (Lc 17, 21) a déclaré le Seigneur Jésus'⁵. Ce texte maintient cependant une ambiguïté. Il n'est pas clair si la prière est seulement un chemin pour être admis à contempler la gloire de Jésus, comme le firent les apôtres, ou si elle produit déjà une certaine transfiguration du priant lui-même.

³ *Ibidem* p. 249.

⁴ LEON LE GRAND, *Homélie* 51, 3.

Pour avoir une affirmation plus explicite, il nous faut faire un saut direct jusqu'au vingtième siècle jusque dans les écrits de ce Père de l'Église tout récent que fut le Père Teilhard de Chardin, s'il est permis de l'appeler ainsi. Dans sa synthèse spirituelle, la Transfiguration occupe une place de choix. Il confie à sa cousine : 'La transfiguration finit par devenir une fête de prédilection parce qu'elle exprime le plus parfaitement ce que j'attends ardemment en Christ : que la bienheureuse métamorphose de tout se fasse en nous et à nos yeux'. Ailleurs, il l'appelle 'le plus beau mystère, peut-être, de la foi chrétienne quand on essaie de le comprendre jusqu'au bout : le Divin transparaissant au fond à venir de toutes choses'⁶.

CELIBAT

La trace la plus ancienne du célibat pour le Royaume a peut-être été conservée par un terme syriaque – *ihidoyô* – qui plus tard sera réservé aux solitaires – mais qui primitivement signifiait seulement 'célibataire', écho des *singulares* et de la *singularitas* que nous rencontrons en Occident sous la plume de Tertullien, deux termes anciens pour signifier le célibat.

Jésus a explicité sa pensée à ce sujet dans une réponse à ses apôtres qui, s'étonnant de la rigueur que leur maître venait de montrer au sujet de l'indissolubilité du mariage, avaient réagi par une réflexion passablement terre-à-terre : 'Si telle est la condition de l'homme envers la femme, il n'est pas expédient de se marier'. Seul Matthieu a conservé cette réponse

⁵ Chez Michel COUNE, *o.c.* p.197.

⁶ Cité par H.J. SIEBEN, *Dictionnaire de Spiritualité*, 1159-1160.

de Jésus. Celui-ci souligne d'abord que comprendre le célibat suppose une grâce particulière : 'Tous ne comprennent pas cette parole, mais ceux-là à qui c'est donné'. Il distingue ensuite trois sortes d'eunuques dont seule la troisième nous concerne ici : 'Il y a, en effet, des eunuques qui sont nés ainsi du sein de leur mère, il y a des eunuques qui le sont devenus par l'action des hommes, il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels à cause du Royaume des cieux'. Pour terminer, Jésus souligne encore que le caractère gratuit d'un tel appel : 'Qui peut comprendre, qu'il comprenne' (Mt 19, 10-12).

'Se rendre eunuque' – *eunouchisan* - est un terme grec plutôt rare, absent avant l'ère chrétienne dans la langue grecque, et un *hapax legomenon* dans le Nouveau Testament. L'on sait que certains, dont Origène, ont voulu le comprendre dans un sens trop littéral qui n'a sûrement pas été celui que Jésus a voulu y mettre. Au moins souligne-t-il qu'un certain engagement du corps n'est pas dénué de sens en vue du Royaume. Cette importance du corps, saint Paul l'a fortement soulignée dans un passage de la Première Lettre aux Corinthiens qui traite, non de la virginité mais de la fornication. Car celle-ci est une atteinte à quelque chose qui est consacrée et qui appartient au Seigneur (6, 13ss). 'Le corps n'est pas pour la fornication, il est pour le Seigneur, et le Seigneur est pour le corps (...) Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ ? Et j'irais prendre les membres du Christ pour en faire des membres de prostituée ! Jamais de la vie ! Ou bien ne savez-vous pas que celui qui s'unit à la prostituée n'est avec elle qu'un seul corps (...) Celui qui s'unit au Seigneur, au contraire, n'est avec lui qu'un seul esprit (...) Ou bien ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint Esprit,

qui est en vous et que vous tenez de Dieu ? Que vous ne vous appartenez pas ? Vous avez été bel et bien achetés ! Glorifiez donc Dieu dans votre corps'. Glorifier Dieu dans son corps, c'est donc s'abstenir de toute débauche, car celle-ci 'pèche contre le corps' (v. 18).

Dans le chapitre suivant de la même Lettre, Paul nous donnera ce que l'on peut appeler la charte du célibat évangélique, en particulier celui des vierges consacrées (1Cor 7). Il commence à nouveau par souligner la gratuité absolue de ce don auquel personne ne saurait prétendre : 'Chacun reçoit de Dieu son don particulier, celui-ci d'une manière, celui-là de l'autre'. L'intention première de Paul, dans ce passage, n'est d'ailleurs pas de proclamer une préférence pour le célibat. C'est plutôt de souligner l'urgence des temps présents à cause de la proximité possible du retour du Seigneur. Que chacun demeure donc dans son état, sans se préoccuper d'en changer. Que l'homme marié reste dans les liens du mariage, et que la vierge reste dans sa virginité, tous les deux 'dans la condition que lui a départie le Seigneur, tel que l'a trouvé l'appel de Dieu' (v. 17).

Le motif premier que Paul avance est toujours le même : 'Le temps se fait court' (v. 29), et 'Elle passe, la figure de ce monde !' (v.31). Il pense cependant avoir un conseil particulier à donner à celles qui ne se sont pas encore mariées, sans avoir reçu d'ordre explicite de la part du Seigneur à ce sujet, mais en agissant 'en homme qui, par la miséricorde de Dieu, est digne de confiance' (v. 25). Qu'elles aussi demeurent dans l'état où elles se trouvent, car il comporte des avantages par rapport aux femmes mariées : 'Celle qui n'est pas mariée a souci des affaires du Seigneur, des moyens de plaire au Seigneur ; elle cherche à être sainte de corps et d'esprit. Alors que celle qui s'est mariée a souci des affaires du monde,

des moyens de plaire à son mari’. Et Paul de préciser maintenant son intention dans une phrase importante : ‘Je dis cela dans votre propre intérêt, non pour vous tendre un piège, mais pour vous porter à ce qui est digne et qui attache sans partage au Seigneur’. ‘Ce qui attache sans partage au Seigneur’ est un essai de traduction d’un terme grec qui est, lui aussi, un *hapax legomenon*. En essayant d’en décomposer les éléments pour le traduire le plus littéralement possible, nous trouverions ceci : ‘la bienheureuse session à côté du Seigneur’. C’est celle-ci qui est l’avantage escompté du célibat : une proximité et une intimité particulières avec le Seigneur. Le mot ‘prière’ n’est pas prononcé ici, mais il était présent quelques versets plus haut dans le même chapitre, où il était à nouveau question d’abstinence sexuelle. Il s’agit du couple marié à qui Paul recommande de ne pas se refuser l’un à l’autre, sauf ‘d’un commun accord, et pour un temps, afin de vaquer à la prière’ (v. 5). Derrière cette ‘bienheureuse session à côté du Seigneur’, certains exégètes ont cru deviner la silhouette de Marie de Béthanie, agenouillée aux pieds de Jésus et buvant sa parole, péricope que seul Luc, le compagnon et l’ami de Paul nous a transmise.

Une autre parole de Jésus, rapportée par les trois synoptiques, n’est pas sans lien avec le célibat. Il s’agit de sa réponse aux Sadducéens – ceux qui ne croyaient pas à la résurrection des morts – et qui avaient soumis à Jésus le cas de celle qui avait successivement épousé sept frères, tous décédés l’un après l’autre : ‘A la résurrection, duquel d’entre eux va-t-elle devenir la femme ? Car les sept l’auront eue pour femme’. Dans sa réponse, Jésus déplace le problème à un nouveau supérieur : ‘Les fils de ce

monde-ci prennent femme ou mari ; mais ceux qui auront été jugés dignes d'avoir part à ce monde-là et à la résurrection d'entre les morts ne prennent ni femme ni mari ; aussi bien ne peuvent-ils plus mourir, car ils sont pareils aux anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection' (Lc 20, 33-36). Il était tentant d'en induire que ceux qui vivaient dans le célibat dès ici-bas essayaient d'anticiper quelque peu cette 'vie pareille aux anges'. L'évangile ne fit pas ce pas, mais c'est bien cette parole de Jésus qui est à l'origine du thème 'vie monastique – vie angélique, *Bios angelikos*', largement répandue dans la littérature patristique.

OBEISSANCE

L'obéissance religieuse telle qu'elle est maintenant exprimée dans le vœu du même nom ne se rencontre évidemment pas sous cette forme dans le Nouveau Testament. Elle suppose d'ailleurs certaines institutions qui n'étaient pas présentes au début : une communauté, un supérieur ou un père spirituel. Elle implique d'ailleurs plusieurs types d'obéissance qui ne se recouvrent pas entièrement, et que nous ne pouvons qu'évoquer trop rapidement ici. Le plus évident de ces types est celui de l'obéissance cénobitique, connue depuis les moines de Pacôme dans l'Égypte du quatrième siècle, qui soumet tous les membres d'une communauté à l'autorité d'un responsable, une obéissance que l'on pourrait aussi appeler 'politique', au sens le plus noble du mot.

Mais la communauté et son responsable n'étaient pas toujours nécessaires aux premiers moines qui savaient profiter de toutes les occasions pour 'koptein ta thelèmata – retrancher les désirs ou les volontés

propres' comme le répètent les Apophtegmes. L'abbé Poimen 'n'avait-il pas assuré que 'la volonté propre est un mur d'airain entre l'homme et Dieu'. Autant abattre ce mur en renonçant systématiquement à ses volontés propres, un type d'obéissance que l'on pourrait qualifier de 'thérapeutique' ou guérissante, puisqu'elle tend à guérir les profondeurs du cœur, et y dégager la volonté de Dieu qui seule y subsiste une fois que toutes les volontés propres auront été éliminées.

Un dernier type d'obéissance était au service du discernement spirituel et se pratiquait principalement vis-à-vis du Père spirituel. Celui-ci aidait ainsi le moine à discerner et à trier dans son cœur les désirs qui étaient naturels et sains, ceux qui lui étaient inspirés par le Mauvais, et ceux qui lui venaient de Dieu et de son Esprit.

Le but de cette obéissance, tel que le formule le Nouveau Testament est de suivre le Christ ou de lui ressembler. Un texte qui contient déjà l'embryon de ce qui sera plus tard explicité dans l'obéissance religieuse est celui, à vrai dire un peu inattendu, que saint Paul consacre à la situation de l'esclave chrétien, au chapitre 7 de la Première aux Corinthiens. Paul lui conseille de rester dans son état d'esclave, même s'il avait l'occasion d'être libéré. Qu'il mette donc plutôt à profit sa condition d'esclave ! Comment et pourquoi ? Pour attester de cette façon que, esclave ou libre, le chrétien est à la fois un affranchi du Christ et un esclave du Christ. Toute situation de soumission par rapport à une autorité devient ainsi l'occasion pour un croyant pour rendre témoignage de sa liberté spirituelle.

Tel fut le cas du Christ, tel que nous l'ont dépeint les divers récits de son agonie dans le Jardin de Gethsémani, mais surtout la description littéralement sanglante qu'en fit l'auteur de la Lettre aux Hébreux : 'Tout

Fils qu'il était, il apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance'. Mais le Christ n'a fait que nous précéder sur un chemin que tout croyant aura un jour où l'autre à emprunter. L'auteur continue : 'Après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel' (Hb 5, 8-9). L'obéissance est pour tout croyant un chemin du salut, sans que la Lettre précise dans quelle mesure ce salut transfigure déjà le parcours présent dans ce monde-ci.

PAUVRETE

La pauvreté – sous la forme de 'vendre ses biens et de les donner aux pauvres' – est une consigne qui est adressée par Jésus à tous ses disciples, au même titre que l'abandon à la Providence et la vigilance pour attendre l'heure du retour du Maître de maison : 'Vendez vos biens, et donnez-les en aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor inépuisable dans les cieux, où ni voleur n'approche ni mite ne détruit. Car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur' (Lc 12, 33-34).

Les trois synoptiques ont mis en scène ce conseil dans la péripécie dite du 'Jeune homme riche'. Celui-ci avait demandé ce qu'il devait faire 'pour avoir en héritage la vie éternelle'. A l'énumération par Jésus des principaux commandements, il avait répondu les avoir tous observés dès sa jeunesse. 'Alors, poursuit le texte, Jésus fixa son regard sur lui et l'aima. Et il lui dit : « Une seule chose te manque : va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens, suis-moi »' (Mc 10, 17-21).

Quelques instants plus tard, piqué de curiosité par cette réponse qui lui semblait un peu trop vague de la part de Jésus, Pierre sollicite une précision : ‘Voici que nous, nous avons tout laissé et nous t’avons suivi ! Quelle sera donc notre part ?’ La réponse de Jésus apporte une précision importante, sous-entendue chez Matthieu et explicite chez Marc et Luc : ‘En vérité, je vous le dis, nul n’aura laissé maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs, à cause de moi et de l’évangile, qui ne reçoive le centuple dès maintenant, au temps présent, en maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et, dans le monde à venir, la vie éternelle’ (Mc 10, 28-30). ‘Dès maintenant, au temps présent’ est nettement distingué du ‘monde à venir’. C’est donc bien ici-bas qu’une certaine anticipation des biens messianiques, attendus normalement pour la fin des temps, peut-être légitimement escomptée. Le Nouveau Testament ne précise pas la forme que celle-ci prendra.

VIE COMMUNE

Jésus avait réuni autour de lui un groupe de disciples, parmi lesquels il avait distingué douze apôtres (Mt 10, 1ss). ‘Ceux qui le suivaient’, comme les appelle un évangéliste étaient peut-être encore plus nombreux, parmi lesquels il se trouvait quelques femmes distinguées ‘qui le suivaient et le servaient lorsqu’il était en Galilée’, et même ‘beaucoup d’autres encore qui étaient montées avec lui à Jérusalem’, précise Marc (Mc 15, 40-41). Après l’Ascension de Jésus, ils étaient restés ensemble, retirés dans la chambre haute où, ‘tous, d’un même cœur, étaient assidus à la prière avec quelques femmes, dont Marie, mère de Jésus, avec ses frères’, au

témoignage des Actes des apôtres(1, 14). C'est là qu'ils procéderont au remplacement de Judas, à l'initiative de Pierre, alors qu'ils sont déjà 'réunis au nombre d'environ cent vingt personnes' (v. 15). Une vie commune s'esquisse qui sera bientôt reconnue comme telle par les habitants de Jérusalem. La description de cette première communauté par saint Luc est bien connue et servira de fondement scripturaire à toute vie commune postérieure, menée au nom de l'évangile : 'Ils se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières, (...) prenant leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur. Ils louaient Dieu et avaient la faveur de tout le peuple' (v. 42-47).

Pour décrire cette vie commune, le moyen âge latin, forgera l'expression de *Paradisus claustralis* – *Paradis du cloître*, sous la plume de saint Bernard, par exemple ; témoin d'un enthousiasme que tous ceux qui y ont quelque peu goûté sont loin de partager. Depuis le 'mea maxima penitentia, vita communis', 'ma plus grande pénitence est la vie commune', de saint Jean Berchmans, jusqu'au cynique 'L'enfer, c'est les autres' de Jean-Paul Sartre, les témoignages abondent sur les aspects laborieux de la vie commune. Nous pourrions sans doute tous en témoigner pour notre part.

Les premiers moines avaient déjà envisagé des formes de vie commune comme soutien de leur projet. Ainsi le jeune Antoine, avant de se retirer au désert : 'Antoine considérait l'humeur agréable de l'un et l'assiduité à la prière de l'autre; il observait quelle était la douceur d'esprit de celui-ci et la bonté de celui-là; il remarquait les veilles de l'un et l'amour de la lectio chez un autre; il admirait la patience des uns et les jeûnes et les

austérités de quelques autres (...); mais surtout, il gravait dans son coeur quel était l'amour de tous pour Jésus-Christ, et la charité qu'ils se portaient'⁷.

Mais avant d'en arriver là, une crise est à traverser qui peut se prolonger, parfois toute une existence d'homme ou presque. Dans une vie commune, c'est la fraternité elle-même qui en devient le théâtre et l'instrument privilégié. Saint Benoît en a décrit les éléments et l'enjeu dans le quatrième degré d'humilité. On a appelé ce degré la "Nuit" du cénobite. En effet, c'est le cadre cénobitique lui-même qui y devient la tentation suprême. Rien n'y manque sous la plume de Benoît: ni les situations d'injustice, ni le supérieur contrariant, ni les faux frères; en plus du "piège", du "feu du creuset", de l'abattoir et de la mort. Plus aucune autre issue que de s'abandonner à l'amour du Seigneur: 'Mais en tout cela nous l'emportons grâce à celui qui nous a aimés'⁸.

Le doux partage de la vie commune se révèle ainsi être d'abord le partage de la misère commune: 'Conscients de notre commune faiblesse, il faut nous humilier les uns devant les autres et nous prendre mutuellement en pitié, de peur que l'élévation orgueilleuse de certains ne divise ceux qu'une même condition de faiblesse rend égaux', écrivait Baudouin de Ford dans un célèbre petit Traité entièrement consacré à la vie commune⁹. Le climat de celle-ci est ainsi imprégné de grâces qui sont proprement évangéliques, à savoir, selon le même auteur: 'patience mutuelle, humilité mutuelle, charité mutuelle'¹⁰. Car la vue et l'acceptation de la misère commune entraîne l'exigence d'une commune miséricorde.

En un tel climat, la vie fraternelle peut revêtir un pouvoir de guérison psychologique et spirituelle qui transforme la vie commune en véritable parcours thérapeutique. Pour saint Bernard, le 'baume de la miséricorde est guérisseur'¹¹. A travers la miséricorde, le plus faible comme le plus fort peuvent respirer le climat même de Dieu, car personne ne ressemble davantage à Dieu que celui qui est miséricordieux pour ses frères. Dans le cas d'un Aelred de Rievaulx, par exemple, on a pu parler d'une véritable 'option préférentielle

⁷Athanase, Vie d'Antoine, II

⁸RB 7. Pour l'ancienne tradition monastique, non seulement la vie commune du cénobite mais aussi la solitude de l'ermite comme les différentes pratiques de l'ascèse classique - veilles, jeûnes, coucher sur la dure -, avaient le même objectif: le brisement du coeur, c'est-à-dire amener le moine à désespérer de lui-même, afin qu'il mette toute sa confiance en Dieu seul: "Un frère demanda: 'Que font les jeûnes et les veilles que l'homme pratique?' Le vieillard répondit: 'Leur effet est d'abaisser le coeur. Car il est écrit: Regarde mon abaissement et mon labeur et pardonne tous mes péchés. Si quelqu'un pratique ainsi l'ascèse, Dieu le prendra en pitié" (Vitae Patrum, VI 4, 5; cf Apophth. Moïse, 18b). Dans le même sens, voir la fameuse *Lettre à ses fils* de Macaire, (Collection Spiritualité orientale n°42, Editions de Bellefontaine 1985).

⁹De vita communi, PL 204, 551 C

¹⁰Ibid 558-9

pour les faibles' à l'intérieur de son abbaye¹². Son biographe n'hésite pas à appeler "Mère de miséricorde" le monastère de Rievaulx, tant étaient nombreux ceux qui 'de l'étranger et de régions très éloignées, ayant besoin de miséricorde fraternelle, étaient venus s'y réfugier'¹³.

'Ayant besoin de miséricorde fraternelle', ces paroles rappellent celles que nous avons prononcées, gisant prosternés au pied de la communauté avant d'y être admis: - 'Que demandes-tu? - La miséricorde de Dieu et celle de l'Ordre'. Double miséricorde dont nous avons besoin pour nous réconcilier avec nous-mêmes et retrouver, derrière le visage de la 'miséricorde fraternelle', le visage du vrai Dieu. C'est là le ministère propre de l'abbé, mais celui-ci serait peu efficace si les frères, d'une façon ou d'une autre, ne l'y rejoignaient pas. Bernard a connu de tels frères: 'Dévoués, affectueux, agréables, souples, humbles, (...) non seulement ils supportent patiemment les infirmités des corps et des âmes, mais ils aident encore leurs frères par leur service, les confortent par la parole, les instruisent par des conseils et, si la règle du silence ne le permet pas, au moins ils ne cessent de soulager le frère faible par des prières empressées (...) Un tel frère dans la communauté est comme un baume dans la bouche. Tout le monde le montre du doigt et dit de lui: « Voici celui qui aime ses frères et le peuple d'Israël, et qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la cité sainte »'¹⁴.

De tels moines et moniales se rencontrent dans chaque communauté religieuse. Ils en sont le trésor caché. Ils sont les thérapeutes de leurs frères. Icônes vivantes du Christ Serviteur au milieu des siens, leur 'humble amour' construit l'Église.

En ce sens, l'on peut sans doute dire qu'ils 'transfigurent' la communauté. Terminons par la description, sous la plume de Guillaume de Saint-Thierry, de cette "specialis caritatis schola" que devrait être la vie cénobitique, où tout enseignement et tout échange se terminent 'non par les raisonnements mais par la vérité même et par l'expérience' de ce dont on discute: 'Le zèle et l'application à la prière y sont si grands et si continuels que tout lieu y devient lieu d'oraison, tel un lieu où Dieu règne (...) Dans les exercices communs de la piété, et même dans un certain charme des visages, des corps et de leurs mutuelles relations, les frères voient en eux-mêmes la présence de la bonté

¹¹*Unguentum pietatissanativum est*, CC 12, 1. Cf Ann, 3, 1: "La miséricorde n'est-elle pas nourriture pour les hommes? Oui, une nourriture salubre dont l'efficacité guérit"

¹²Gaetano Raciti, *L'option préférentielle pour les faibles dans le modèle communautaire aelrédien*, Coll Cist, 55(1993), 186-206)

¹³Walter Daniel, *Vie d'Aelred*, 29

¹⁴CC 12, 5. Cf CC 12, 1: description tout aussi détaillée du moine miséricordieux.

divine et ils s'étreignent avec tant d'amour que, tels les séraphins, chacun s'embrace d'amour pour Dieu à partir de l'autre, et qu'ils n'ont jamais assez de ce qu'ils s'apportent mutuellement¹⁵.

'Chacun s'embrace d'amour pour Dieu à partir de l'autre'. Il n'y a sans doute pas de plus bel éloge à faire de la vie commune selon l'évangile.

¹⁵NatDignAm, 25